

Le degré infini de la langue : l'exception d'une traduction humaine

Traduction et violence de Tiphaine Samoyault

Khalil Khalsi

Number 276, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

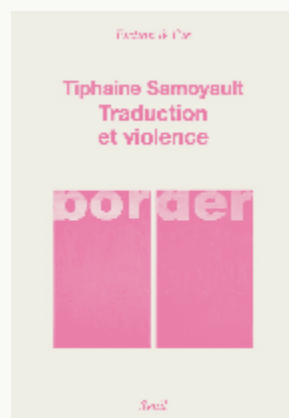
Khalsi, K. (2021). Review of [Le degré infini de la langue : l'exception d'une traduction humaine / *Traduction et violence* de Tiphaine Samoyault]. *Spirale*, (276), 88–90.

LE DEGRÉ INFINI DE LA LANGUE : L'EXCEPTION D'UNE TRADUCTION HUMAINE

TRADUCTION
ET VIOLENCE

TIPHAINE SAMOYAULT

Seuil, 2020, 208 p.



« *We've learned that quiet isn't always peace, / and the norms and notions / of what just is / isn't always just-ice.* » Amanda Gorman est debout, droite sur ses racines de douleur, en cette cérémonie d'investiture du 46^e président des États-Unis d'Amérique, Joe Biden, après quatre ans de saccage. Elle a l'air aussi frêle qu'altière avec ses 22 ans – un peu plus que l'âge du 11-septembre mais déjà celui des ruines. Amanda Gorman, en costume jaune citron et au bandeau écarlate, s'adresse à 328 millions de concitoyennes et concitoyens. Sa voix et son image inondées de soleil se diffractent en autant de pixels et, en direct, se répandent d'un fuseau horaire à l'autre telle une traînée de photons jaune et rouge. Sa scansion méduse, Amanda est doublée en différé et sous-titrée en décalé. Elle est déjà une impression en négatif, au sens photographique : ce dont son image est déjà l'emblème, l'archive à venir, ce point de jonction entre passé et futur. Un passé bafoué et un futur plein du désir de faire communauté, toujours et encore, en ce pays sans cesse défait. Le dos tourné au président entrant et peut-être aussi à l'espoir toujours-déjà trahi, Amanda irradie d'une grâce un peu cassable lorsqu'elle joue avec le mot « *justice* » pour le faire rimer avec « *what just is* », ce qui est juste, mais qui n'est pas cette justice, ce mot qu'elle démembré, « *just-ice* », et où elle fait entrer morphologiquement la teneur de la glace, « *ice* », comme pour s'abstenir de nommer *justement* ce qui ne peut être atteint, car la jeune femme est vigilante : réparons, mais attendons de voir, puisque « *being American is [...] the past we step into / and how we repair it* ». On n'est de ce pays qu'en ne cessant de réparer le passé. Et voici qu'en quelques vers se déploie la puissance sémantique de l'événement, les spectres qu'il convoque, son ambiguïté, l'espoir tissé de doute. Toutes ces strates de signification que des dizaines de projets de traduction de par le monde vont s'attacher à réécrire dans leur langue cible dans un supposé rapport d'équivalence qui voudra faire honneur à l'équité, à la justesse et à la justice. Justesse et justice toutefois impossibles l'une et l'autre, à en croire Tiphaine Samoyault.

ARCHÉOLOGIE DE LA VIOLENCE

Le cas Gorman est un exemple quasi pédagogique des mécanismes de violence à l'œuvre dans les politiques du traduire, tant il cristallise, en les illustrant, nombre des aspects soulevés par Tiphaine Samoyault dans son dernier essai, *Traduction et violence*. Celui-ci a beau être paru avant l'événement d'investiture du 20 janvier 2021, il éclaire rétrospectivement les débats soulevés au sujet des différentes traductions du poème, voire les polémiques qui se grefferont à ce propos sous-tendu d'enjeux raciaux (j'y reviendrai). L'hypothèse à l'origine de cet essai est simple, mais de cette simplicité aveuglante qui s'impose avec l'évidence des choses que l'on ne voit pas et auxquelles l'écrivaine et critique française, en les démêlant un fil après l'autre, entre politique et poétique, invite à s'attarder. En effet, toute entreprise de traduction s'arrimerait à une expérience de violence, que ce soit envers le texte lui-même, envers son auteur-riche (fût-ce une personne migrante dont on traduit le témoignage en vue de statuer sur son droit à l'asile), ou envers soi-même en tant que traducteur-riche.

L'objectif de départ est de subvertir la positivité des discours qui font souvent cortège aux questions de traduction dont ils célèbrent l'altérité, la différence et le métissage, toute cette «*langue de bois du jargon technocratique*» qui contamine les discours éthiques. Des discours qui sont eux-mêmes la doublure poudre aux yeux du mercantilisme de notre ère néolibérale globalisée. Et pourtant, «*le vœu de réinscrire du négatif n'implique pas un retournement purement rhétorique de ce discours qui sait rappeler la part centrale de la confrontation et les risques qu'elle suppose [...]*». L'exposé, échelonné en dix chapitres, est d'une ample érudition proprement interdisciplinaire qui conjugue traductologie, réflexion politique et analyse littéraire et philosophique. L'autrice convoque Benjamin, Derrida, Esposito, Bataille, Eco, Mbembe et Novalis, dialogue avec Apter, Spivak, Sapiro, Bennis, Glissant et Todorov, et s'émaille de lectures de Baudelaire, de Coetzee, de Krog, de Cervantes, de Breton, de Vinaver et de Céline, tout en usant d'une écriture riche et sensible qui s'autorise des percées parfois plus littéraires, d'une poéticité qui fait affleurer la pensée et où l'on peut retrouver la plume qui a fait le plaisir du lectorat des *Indulgences* (2003) ou de *Bête de cirque* (2013). Tiphaine Samoyault, elle-même traductrice ayant notamment fait partie du collectif de traducteurs-rices d'*Ulysse* de Joyce (2004), part du devenir numérique et impersonnel de la traduction pour finir par ancrer son argument dans un plaidoyer envers la subjectivité et le droit à l'interprétation, c'est-à-dire le droit à la traduction comme écriture, comme lieu d'intersubjectivité

et d'énonciation d'une expérience. Ce qui, même si l'autrice se garde de l'exprimer ainsi, est probablement le privilège inaliénable d'une traduction humaine comparativement à celle des machines les plus sophistiquées, les plus capables de polysémie.

SÉPARER, RÉPARER

En s'attachant à explorer le «*potentiel de négativité active*» de la traduction, Tiphaine Samoyault débusque les angles morts des pensées et des pratiques, pointe le manque et le «*reste injuste*» des équations de traduction qui croient rendre justice aux œuvres, alors qu'immanquablement, elles les «*trahissent*». La critique ausculte et retourne les évidences, dont celle, justement, de la «*trahison*», telle qu'instituée en paradigme, et soulève alors les paradoxes pour en faire le propre de la traduction, des paradoxes qui devraient être assumés et au sein desquels l'acte traductif gagnerait à être véritablement instauré.

L'autrice déplie son argument d'abord à une échelle macro : la traduction au service de l'hégémonie, que celle-ci soit impérialiste, avec son projet de déracinement des sujets colonisés (l'exemple des prières chrétiennes traduites en kabyle par l'administration coloniale française en Algérie), ou néolibérale, avec l'économie de marché et l'homogénéisation des significations. Il s'agit là des risques de la traduction menée par l'intelligence artificielle, qui non seulement aplanit les différences (les énoncés seraient traduits d'une langue à l'autre avec une prétention injuste à l'équivalence), mais en plus tend à éradiquer les «*petites*» langues qui se trouvent bannies des paires de langues usuellement soumises aux exercices de traduction. Mais à mesure que progresse le livre, la réflexion transite vers une échelle micro, plus près du texte traduit et du sujet traduisant ; une échelle plus individuelle qui pourtant s'articule, plus phénoménologiquement, à une forme d'infini de la pensée. Ce subtil basculement négocie avec le paradoxe, dont il fait la puissance productive même du traduire après l'avoir élu comme le lieu du conflit. Il ne s'agit pas là du conflit qui préexiste à l'acte de traduction, mais celui que ce dernier «*provoque et instruit*», qu'il indique et invite donc à surpasser, si ce n'est à réparer, à ceci près que l'on ne «*cess[e] de traduire*», donc de séparer et de réparer d'un même élan. «*[L]es textes peuvent s'affranchir du sens pour inscrire une expérience du lointain. En arrachant l'œuvre à sa terre naturelle et natale, la traduction opère un mouvement comparable*», écrit l'autrice plus spécifiquement au sujet de

Nombreux sont les exemples d'opérations de traduction, cités par Samoyault, où le texte dépasse le sujet traduisant, déborde le sens du fait de sa forme même, des sens qu'il interpelle, des « *“coloris”, des sonorités, [de] tout ce qui le rend [...] intraduisible* ».

la traduction des textes littéraires, ajoutant plus loin : « *La traduction déracine, défait l'adhérence empirique du texte et le porte vers l'infini.* » Réparer en séparant, écrire en traduisant, se laisser parasiter par l'œuvre en la parasitant – pour le dire avec le philosophe Michel Serres –, tel est l'acte paradoxal du traduire que nulle dialectique ne peut résoudre : « *[L]a traduction maintient le deux comme deux, qui ne se résorbe pas dans l'un. Ce qui est une autre manière de dire qu'aucun principe transcendant ne peut réguler ce rapport, instituant la traduction comme une zone d'imprévisibilité.* »

« UNE ÉPREUVE DE VÉRITÉ »

Cette zone où adviennent forme et sens est celle de la rencontre entre deux sujets, entre le sujet traduisant et cet autre, celui du texte auquel l'on dénie souvent un tel statut cependant qu'il résiste et s'autonomise, s'organise, au sens où il apparaît dans sa corporéité, dans sa forme propre d'*alter* : « *Il faut qu'il y ait dislocation, putréfaction, décomposition, pour que se donne à lire le mouvement par quoi la forme advient,* écrit Samoyault. *C'est ce que permettrait la traduction : non pas une juxtaposition de deux formes non identiques mais l'essence même de la formation, le mouvement inlassable par quoi s'appropriier c'est être approprié, manger c'est être mangé et traduire c'est être traduit.* » Ce que la critique désigne par là, c'est une modalité d'existence de l'œuvre traduite, pour parler comme Étienne Souriau et Bruno Latour, une manière propre d'exister qui fait que l'original s'étirole au fil des traductions successives, si ce n'est au gré des subjectivités traduisantes par lesquelles elle transite et qui sont aptes à créer du lien. Il n'y a alors plus d'œuvre que celle qui se réverbère dans le palimpseste des réécritures tout en faisant miroir à la personne qui la traduit. Ceci fera qu'un jour, assistant à une lecture théâtrale de la traduction qu'elle a faite du monologue de Molly Bloom dans *Ulysse* de Joyce, Samoyault aura l'impression que ce n'est pas Molly qui parle, ni Joyce, ni Anouk Grinberg disant le texte sur scène, mais elle-même, que ses propres mots lui sont rendus par la voix de l'interprète : « *Je faisais cette expérience sacrilège et immodeste, mais qui était en même temps une épreuve de vérité : me prendre pour qui je n'étais pas.* »

Nombreux sont les exemples d'opérations de traduction, cités par Samoyault, où le texte dépasse le sujet traduisant, déborde le sens du fait de sa forme même, des sens qu'il interpelle, des « *“coloris”, des sonorités, [de] tout ce qui le rend [...] intraduisible* ». Cet intraduisible, Barbara Cassin et Emily Apter le chérissent en ce qu'il est garant des différences ; Tiphaine Samoyault se joint à elles, ajoutant que l'intraduisible est ce qui donne l'injonction à traduire et qui se pose alors comme défi, comme énigme, parfois du fait de l'impossibilité de se laisser transférer d'une langue, d'une culture à l'autre. Et il y a justement quelque chose de ce type de force médusante dans le poème d'Amanda Gorman, tout ce dont cette dernière est le signe face auquel on préfère s'aveugler. Car la poétesse s'est en effet vite retrouvée aplatée dans la bidimensionnalité des discours d'exaltation du *melting-pot*, de la diversité, de l'espoir, de la revanche du passé sur le présent, du juste sur l'injuste. Autant de paramètres qui vont donner le « la » aux traductions à venir, en néerlandais, en français, en espagnol, ainsi que des débats et polémiques que ces entreprises susciteront et qui, divisant l'opinion – et jamais une coupure n'aura autant ressemblé à une plaie, surtout lorsque la question raciale, urticaire, entre en scène –, prendront le pas sur la teneur véritable du texte-symbole, sur sa dimension sociale et anthropologique en tant qu'elle est inextricablement intriquée à ses enjeux linguistiques, d'énonciation et, par corollaire, de traduction. L'écrivaine néerlandaise blanche Marieke Lucas Rijneveld abdique face à la pression des réseaux sociaux, Fayard se tourne vers la rappeuse belgo-congolaise Lous and the Yakuza pour la traduction en français, tandis qu'en Espagne, le poète et traducteur renommé Victor Obiols, homme blanc de 60 ans, se fait confisquer le projet en un acte qu'il qualifie d'*« inquisitoire »*. Le mot est lesté d'histoire et non moins d'inconscient. Il insinue un renversement d'ordre, le militantisme racial s'étant supposément instauré en secte, faisant que l'inquisition aurait changé de camp et qu'il faudrait – par-delà le mercantilisme de la rectitude politique dont les maisons d'édition jouent la partition – à tout prix éviter que des personnes d'une origine commune, aux sensibilités semblables, longtemps et encore invisibilisées, infériorisées et minorées, mettent leurs douleurs et leurs espoirs en résonance et en traduction. Un chassé-croisé de violences. Cas d'école, nous dirait Tiphaine Samoyault.